CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées (du 28 février au 7 mars 2024). MOUSSORGSKY : Boris Godounov (version 1869). A. Roslavets, V. Bunel, L. Dufy… Andris Poga / Olivier Py.

Il y a un peu plus de deux ans l'Europe vivait encore dans une paix relative, malgré des vents funestes qui s'élevaient à l'Est. Désormais les hivers, les printemps et les étés se sont succédé avec leur vagues de vie, alors que sur les plaines fertiles d'Ukraine, la mitraille gronde et le fusil remplace le doux chant des *dumkas*. D'aucuns font croire que la Russie est un pays barbare depuis des siècles. L'affirmation est galvaudée parce qu'un aussi vaste territoire a su s'imposer par le feu et le sang mais aussi par le génie brillant de ses expressions artistiques aussi étincelant que la première neige d'hiver. L'histoire russe est traversée de périodes de grande confusion, peut-être que la flamme fataliste chère à ses romanciers s'est nourrie de la nature complexe de la construction de son état. A la suite du plus long règne de l'histoire de la Russie, celui du terrible Ivan IV (1533-1584), la très jeune nation s'est embourbée dans près d'un siècle chaotique de divisions et guerres intestines. C'est finalement en 1689 que Pierre Ier, dit le Grand, va stabiliser la situation institutionnelle définitivement à la suite des réformes de son père Alexis Ier dit le « Très paisible ».

Temps troublés



Curieuse situation que cette période appelée le « Temps de troubles » où est puisée la paille qui sert à fourrer l'épouvantail des régimes extrêmes. Ni révolution, ni guerre civile, cette période est surtout traumatisante pour la Russie comme une époque où la nation et la culture russe ont failli disparaître sous la tutelle des puissances de la région, la Suède et surtout la Pologne qui a mis le pays sous sa tutelle. Voilà l'origine du sentiment paranoïaque contre l'occident qui « justifie » tous les excès.

C'est en 1598 que le boyard Boris Godounov est couronné tsar, sous le nom de Boris Ier. Il règnera jusqu'en 1605, chassé par les polonais et le peuple exaspéré. Il ne laisse comme souvenir que celui d'un être fruste qui a surtout veillé à ses intérêts et ceux de sa caste. Et ce Boris Ier a eu une carrière dont rêveraient des jeunes politiques qui font la une des magazines français, avant de devenir tsar il a été

« premier ministre » d'Ivan IV. Même dans des temps de crises, les ambitieux à la petite semaine arrivent à leur fins, mais pas pour longtemps. La vraie nature des cuistres apparaît quand ils atteignent les plus hautes responsabilités. Dans la solitude du sommet, le vent souffle fort et emporte même les mauvaises herbes durement enracinées.

La vie, souvent exagérée, du tsar Boris a eu moult adaptation dont la plus connue est celle du grand Pouchkine. Habitué à gloser et déformer par souci poétique toutes les figures historiques de ses écrits, le poète a dépeint un Boris Godounov en proie à ses tourments et le condamne pour l'assassinat du jeune Tsarevitch Dimitri qu'il n'aurait même pas commandité dans la réalité historique. **Modest Moussorgsky** s'est emparé de cette fable historique pour en faire un monumental opéra en 1869 – remanié et augmenté en 1872. Ce compositeur n'est pas le seul musicien a avoir adapté l'histoire de Boris Ier à l'opéra, dès 1710, Johann Mattheson en fera un très bel opéra qui restera enseveli dans des archives allemandes confisquées en 1945 jusqu'en 2005. Le Boris Godounov de Mattheson verra le jour à Kiev, et finalement aura son heure de gloire en 2021 à Innsbruck.

Le **Théâtre des Champs-Elysées**, accueille la production somptueuse du Théâtre du Capitole de Toulouse, créée en novembre 2023. Pour l'occasion l'intrigue de la version de 1869 a été choisie avec son côté plus concis. La mise en scène est du grand **Olivier Py.** Subtilement il fait des références à l'actualité coercitive et nostalgique de la Russie actuelle en montrant l'indéniable rapport entre l'empire déclinant de 1605 et notre époque. Chaque tableau est brossé avec un souci du mouvement, des couleurs qui vont du doré des icônes au cramoisi des braises de la révolte. Les structures qui composent le décor suivent la trame narrative avec un luxe d'ambiances qui laissent pantois. Les chanteurs ont un sens des répliques, le geste est souple et l'on saisit aisément le drame du tsar Boris.

Hélas, la direction d'**Andris Poga** n'a pas su éveiller la moindre nuance et c'est une belle déception, surtout dans le cas de la partition aux mille couleurs de Moussorgsky. L'on

regrettera que l'ennui a semblé se figer dans un choix de *tempi* trop monotones, on se noie dans les grandes pages de chaque tableau comme dans un océan de tourbe. L'**Orchestre National de France** manque d'enthousiasme ce qui finalement n'est pas étonnant d'une institution fatiguée, aux réflexes maladroits et nonchalants. En revanche le **Choeur de l'Opéra national du Capitole** sont remarquables, vifs, intelligibles et d'une grande cohésion. Les pages chorales sont un grand moment de musique et l'on retrouve avec plaisir la plume grandiose du compositeur.

Andris Roslavets remplace Matthias Goerne et s'avère un Boris correct quoiqu'un peu scolaire par moments. Face à lui le « faux Dimitri » Grichka d'**Airam Hernandez** a une très belle voix de ténor mais aussi reste un peu en retrait alors que son rôle veule aurait pu le pousser un peu plus dans l'agilité. De toute la distribution, deux rôles ont vraiment brillé. La divine Xenia de **Lila Dufy**, que nous avions déjà remarqué lors du concours Voix Nouvelles 2024. Avec un timbre riche et brillant elle a rendu justice à ce rôle trop court mais magnifique. Le jeune héritier Fiodor est campé par **Victoire Bunel** dont nous ne tarirons pas assez d'éloges sur l'agilité et le phrasé ainsi que sur la belle couleur de son timbre.

Soirée en demi-teinte pour une histoire à la couleur du nadir, aussi sombre que le passé où elle se tapit. Et pourtant, Boris Ier est le antihéros parfait, l'ambitieux puni par ses propres démons. C'est un sage avertissement aux futurs apprentis politiques qui ne font que grimper sans voir que le précipice est toujours plus proche du sommet que de la base.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées (du 28 février au 7 mars 2024). MOUSSORGSKY : Boris Godounov (version 1869). A. Roslavets, V. Bunel, L. Dufy… Andris Poga / Olivier Py. Photos (c) Mirco Magliocca.

VIDEO : Trailer de « Boris Godounov » selon Olivier Py au

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre National du Capitole, le 24 Novembre 2023. MOUSSORGSKI : Boris Godounov. A. Roslavets, R. Scandiuzzi, A. Hernandez… Olivier Py / Andris Poga.

Boris Godounov de **Modest Moussorgski** est un opéra sombre, refusant toute séduction au public, surtout dans sa partition originale en 7 tableaux de 1869. Cette version est aujourd'hui bien connue du public. A Toulouse, *Boris* a été donné dans cette version en juin 1998 dans une mise en scène de Nicolas Joël, avec Michel Plasson à la baguette. Puis en février 2014, c'est Tugan Sokhiev qui avait offert une version de concert absolument bouleversante de théâtralité. Mais jamais une version scénique si puissante n'avait été vue *in loco*.



Olivier Py avec un soin méticuleux et une intelligence redoutable nous délivre sa vision. Il s’agit de prendre le plus de recul possible avec la psychologie et de faire des personnages des archétypes. La situation du tyran choisi par son peuple passif et vil n’est pas originale en elle-même. Aussi, dès le lever du rideau, nous sommes dans un lieu neutre où des mercenaires maltraitent une foule infantilisée. Tous les conflits anciens ou contemporains sont ainsi présents. C’est toujours le peuple qui est nié avant d’être décimé. Ainsi, l’avènement de Boris, son couronnement, ses abus de pouvoir, sa peur de la chute arrivent sans surprises. Et dans la fin choisie par Olivier Py, nous assistons bien à la mort du tyran, et ensuite à l’avènement du suivant : c’est comme une machine infernale qui jamais ne s’arrêtera. Cette vision essentiellement mélancolique va teinter toute la mise en scène. Le décor est gris, les lumières blafardes ou froides. Les décors, en tous cas vus depuis le parterre, sont écrasants

avec de grands murs ou des immeubles immenses qui ferment l'espace. Le peuple rangé dans des cases représente un peu des icônes tout en or. Les costumes sont sombres ou dorés, mais toujours symboliques. Cette absence de nuance est également l'apanage des tyrannies d'état. Cette Russie symbolisée est comme hors sol, elle nous interpelle avec brutalité.

Et l'analogie avec les manières de Poutine aujourd'hui n'est même pas voilée. Ainsi on retrouve sur scène l'immense table actuelle du Kremlin et son lustre. Lorsque sa paranoïa se développe, Boris ira s'y réfugier et montera dans ce lustre vers les cintres comme pour échapper au faux Dimitri aperçu dans son délire. On retrouve toutes les habitudes des tyrans et la plus machiavélique consiste à réécrire l'histoire. Cette question centrale dans le conflit russo-ukrainien est clairement mise en lumière. Jusqu'à la disparition et au meurtre du petit Dimitri qui évoque les enlèvements d'enfants contemporains en Ukraine. Cette subtile mise en abyme est d'une tristesse insondable, elle marque durablement les esprits. C'est intelligent, brillant et sinistre à la fois. Le travail scénique avec les acteurs est d'une précision chirurgicale, cette perfection donne aussi un caractère glacé, glacial et glaçant. Toute sympathie, tout apitoiement, tout rapprochement sont donc interdits, à l'inverse du travail de mises en scène « classiques », comme en avait pu proposer une Nicolas Joël en 1998. Dans cette mise en scène si aiguë, les chanteurs ne peuvent pas s'épancher, ni nouer de relations entre eux. Chaque stéréotype reste seul. Cette sensation de solitude totale participe au malaise général.

Olivier Py a trouvé dans le chef **Andris Poga** un complice qui va évacuer toute sensibilité dans la partition, tout épanchement, tout lyrisme. La direction d'Andris Poga est froide, tout à fait globale, toujours entière, jamais subtile. La partition est un bloc plein d'aspérités – que rien ne peut entamer. Les acteurs, si précisément corsetés sur le plan scénique et musical, ne peuvent exprimer leurs affects.

Vocalement Boris ne peut, comme cela est possible aux basses nobles titulaires du rôle, jouer avec son timbre. Les nuances, les *rubati* pour exprimer les affres de cette âme tourmentée, complexe et malade sont trop rares. La voix d'**Alexander Roslavets** est puissante, plutôt centrale (plus baryton que basse) et sans riches harmoniques graves. Le Pimène de **Roberto Scandiuzzi** est ainsi bien plus charismatique au niveau vocal, et son personnage de moine gagne même quelque truculence. Le Faux Dimitri d'**Airam Hernandez** a vocalement une belle présence et un coté inquiétant qui donne sens aux terreurs de Boris. Cela rend crédible sa prise de pouvoir juste avant le rideau final. Le seul personnage qui garde une sensibilité et qui transmet une émotion forte au public est l'innocent. Il est le premier personnage vu sur scène et cette présence forte par sa fragilité assumée reste dans les mémoires. La voix de **Kristofer Lundin** est très expressive, et son jeu poétique très émouvant. Tous les autres personnages sont très stéréotypés. Ils en deviennent secondaires, malgré des voix intéressantes pour toutes et tous – le baryton russe **Mikhail Timoschenko** se dégageant le plus avantageusement.

Le **Chœur de l'Opéra national du Capitole** chante fort mais ne touche pas par manque de nuances et de variété de couleurs. L'assise des basses n'est pas assez solide pour sonner véritablement « russe ». Au final, c'est un sentiment trouble qui gagne. Une sorte d'inéluctable, particulièrement mélancolique, domine la soirée. Si scéniquement, c'est un travail saisissant, côté musique nous restons sur notre faim et repensons au *Boris* en version scénique qui nous avait tant ébloui et touché en 2014 dirigé par Tugan Sokhiev (avec la voix d'airain de Feruccio Furnaletto dans le rôle-titre). La partition de Moussorgski y était autrement magnifiée…

CRITIQUE. Opéra. TOULOUSE. Théâtre du Capitole, Le 24 Novembre

2023. Modeste Moussorgski (1839-1881) : Boris Godounov (version de 1869). Nouvelle production. Mise en scène, Olivier Py ; Collaboration artistique, Daniel Izzo ; Décors et costumes, Pierre-André Weitz ; Lumières, Bertrand Klilly. Distribution : Boris, Alexander Roslavets ; Fédor, Victoire Brunel ; Xénia, Lila Dufy ; La nourrice Svetlana Lifar ; Prince Chouski, Marius Brenciu ; Chtchelkalov, Mikhael Timoshenko ; Pimène, Roberto Scandiuzi ; Grigori/Le faux Dimitri, Airam Hernandez ; Missail, Fabian Hyon ; L'aubergiste,Sarah Laulan ; l'Innocent, Kristofer Lundin ; Chœurs et maitrise du Capitole (direction : Gabriel Bourgoin) ; Orchestre national du Capitole de Toulouse. Direction, Andris Poga. Photos : Mirco Magliocca.

VIDEO : Olivier présente « Boris Godounov » dans sa mise en scène au Théâtre national du Capitole de Toulouse